



Rencontre avec Didier Pittet

L'apôtre de la propreté est Genevois



Médecin-chef du Service de prévention et contrôle de l'infection aux HUG, Didier Pittet a popularisé un geste qui sauve des millions de vie chaque année. P. FRAUTSCHI

Sophie Davaris

Diplômes et distinctions recouvrent les murs de son bureau. Mais dans un angle, si discrète qu'elle semble oubliée, se niche une statuette. Une belle tête de femme, au regard pensif: Hygée, déesse grecque de la santé, de la propreté et de l'hygiène, semble veiller sur Didier Pittet, médecin genevois qui combat les infections dans les hôpitaux de par le monde.

Ce combat lui a apporté la reconnaissance de ses pairs. Et au-delà: un auteur français, Thierry Crouzet, raconte son parcours dans *Le geste qui sauve*, présenté

ce mercredi au Salon du livre. Un récit enthousiaste qui compare le docteur à un Indiana Jones de la médecine, un héros au grand cœur dont le nom aurait circulé pour le Nobel de la paix. L'auteur ayant cédé ses droits, les revenus du livre financeront, via une fondation, des projets de santé dans les pays défavorisés.

450 morts par an

A l'origine de cet engouement, un geste simple, devenu machinal pour les soignants auprès du lit de chaque patient: sortir un flacon de sa poche, s'asperger les mains de liquide et les frictionner plusieurs secondes pour les désinfecter selon un rituel précis. Un geste qui sauve des

millions de vies dans le monde. Mais ce geste, pensé et popularisé par Didier Pittet, était tout sauf évident il y a une vingtaine d'années.

En 1992, le jeune médecin a 35 ans. Il a passé trois ans à Iowa City, aux Etats-Unis, «la Mecque de la prévention de l'infection». Avec l'appui de son mentor, le professeur Francis Waldvogel, il monte un service spécialisé dans la traque des microbes. «L'institution a énormément investi, l'ancien directeur Bernard Gruson y croyait.» Entre 1992 et 1994, Didier Pittet conduit cinq études qui révèlent que 18% des patients contractent une infection à l'hôpital. Sur ces 9000 personnes, 450 meurent des suites de l'infec-

Tribune de Genève SA
1211 Genève 11
022/ 322 40 00
www.tdg.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 45'871
Parution: 6x/semaine



N° de thème: 525.004
N° d'abonnement: 1073491
Page: 28
Surface: 68'235 mm²

tion. «Cela nous a étonnés, on pensait tourner autour de 10%. Dans le service des soins intensifs, le taux montait même à 30%», se souvient le médecin. Peu à peu, il va trouver la méthode pour faire chuter ce taux, établi à 5-6% aujourd'hui.

Le plus surprenant, c'est que ce geste salvateur ne représente pas une découverte à proprement parler. Depuis le XIXe siècle, on sait qu'il faut se nettoyer les mains pour ne pas contaminer les patients. L'eureka de Didier Pittet ressemble plutôt à la reconstitution d'un puzzle. A une démonstration en trois temps. Il montre d'abord que personne ne se lave les mains correctement: en les observant, il note que les infirmières devraient passer 22 fois par heure au lavabo et consacrer la moitié du temps de soins à se savonner les mains. Ce qu'elles ne font pas. Il pense alors à employer un liquide hydroalcoolique, plus efficace contre les germes et plus pratique que le savon, car le flacon se glisse dans la poche. Le produit existe déjà, il est employé dans les laboratoires. Le pharmacien des HUG William Griffiths améliore la formule. Troisième acte: la communication. Didier Pittet arrive à convaincre l'Hôpital, puis l'Organisation mondiale de la santé

(OMS), qui lui demande en 2004 d'universaliser la stratégie. Aujourd'hui, un réseau de plus de 16 000 hôpitaux dans le monde ont repris ce protocole. Chacun la diffusant alentour. Le tournant de cette révolution s'opère en 2000, avec une publication dans le prestigieux journal *Lancet*: il est désormais prouvé que se désinfecter les mains avec de l'alcool fait chuter le taux d'infections nosocomiales et, avec lui, la mortalité.

Convaincre les musulmans

Fils d'un électricien et d'une mère qui a arrêté ses études pour élever ses enfants, l'homme reste simple, parle d'une «succession de chances, d'événements liés au hasard». Il ne cache pas avoir rencontré des résistances. Les entreprises pharmaceutiques, qui fabriquaient des produits similaires, n'ont pas été ravies de le voir livrer gratuitement une formule simplifiée à l'OMS. Lui trouve «tout à fait évident» de ne pas avoir déposé de brevet, alors que cela aurait tout de même pu rapporter 1,7 milliard de francs par an, soit le budget des Hôpitaux universitaires de Genève. «Une autre difficulté a été de convaincre les pays musulmans, études à l'appui, que l'alcool ne pénétrait pas dans

le sang et qu'on pouvait l'employer sans déroger aux règles du Coran.»

Et dans la vie? Didier Pittet assure dans un grand sourire ne pas être un «hygiéniste borné». Père de quatre enfants adultes, il en élève deux autres avec sa deuxième épouse. Se décrivant comme un «malade du travail», il trouve encore du temps pour la paroisse du Petit-Lancy, qu'il a présidée pendant vingt ans, le sport et son jardin, qu'il aime cultiver à l'aube.

Didier Pittet Bio express

1957 Naît à Genève, en mars. Enfance sportive et religieuse, pense à la prêtrise.

1982 Diplôme de médecine.

1983 Mariage, puis naissances de Florian, Laure, Irène et Virgile entre 1984 et 1993.

1989 Séjour à Iowa City, jusqu'en 1992.

2005 L'OMS universalise sa stratégie.

2007 Commander of the British Empire, «plus grande reconnaissance donnée à un étranger par le Royaume-Uni».

2012 Second mariage.

2014 *Le geste qui sauve*, de Thierry Crouzet, est publié chez L'Age d'Homme.